

**La faute
d'orthographe est
ma langue
maternelle**

Daniel Picouly

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Daniel
Picouly

La faute
d'orthographe
est ma langue
maternelle



COLLECTION DIRIGÉE PAR PHILIPPE DELERM

4^e de couverture

LE GOÛT DES mots

Daniel Picouly

La faute d'orthographe est ma langue maternelle

Je vais le tuer, mon instituteur !

J'ai dix ans.

C'est le bon âge pour commencer une carrière de meurtrier...

Je sais comment je vais le tuer.

À coup de... fautes d'orthographe !

Le crime parfait, par excellence !

Du 20 sur 20 !

L'écrivain Picouly se souvient du jeune Daniel, écolier fantaisiste et buissonnier. Puni à l'école pour ses fautes d'orthographe, le gamin décide pourtant de se mettre à l'écriture : il veut absolument devenir Proust, et puis ça impressionne les filles ! Ces morceaux d'enfance sont profondément drôles et émouvants ; l'auteur y rend un bel hommage à sa mère, elle qui lui a transmis cette langue maternelle.

Né en 1948, Daniel Picouly est écrivain et animateur d'émissions culturelles. Il est notamment l'auteur du Champ de personne (Grand Prix des lectrices de Elle) et de L'Enfant léopard (prix Renaudot).

www.picouly.com

www.lecerclepoints.com

Couverture : © Alain Beauvais

Éditions Points, 25 bd Romain-Rolland, Paris 14

ISBN 978.2.7578.3657.6/Imp. en France 10.13

LA FAUTE D'ORTHOGRAPHE EST MA LANGUE MATERNELLE



Daniel Picouly

LA FAUTE
D'ORTHOGRAPHE
EST MA LANGUE
MATERNELLE

Albin Michel

TEXTE INTÉGRAL

isbn 978-2-7578-3657-6

(ISBN 978-2-226-24302-7, 1^{re} publication)

© Éditions Albin Michel, 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les mots nous intimident. Ils sont là, mais semblent dépasser nos pensées, nos émotions, nos sensations. Souvent, nous disons : « Je ne trouve pas les mots. » Pourtant, les mots ne seraient rien sans nous. Ils sont déçus de rencontrer notre respect, quand ils voudraient notre amitié. Pour les apprivoiser, il faut les soupeser, les regarder, apprendre leurs histoires, et puis jouer avec eux, sourire avec eux. Les approcher pour mieux les savourer, les saluer, et toujours un peu en retrait se dire je l'ai sur le bout de la langue – le goût du mot qui ne me manque déjà plus.

Ph.D.

À Odile

Pièce en un acte à un personnage :

l'Auteur

Puni, les mains sur la tête

Une salle de classe d'école primaire dans les années cinquante.

Elle est vide de ses élèves. On entend les bruits de la récréation monter de la cour.

Sur le tableau noir, une date : 22 septembre 1958.

L'Auteur est debout sur le bureau, les mains sur la tête, un cahier accroché autour du cou. Il est puni.

*

Je vais tuer mon instituteur !

J'ai dix ans.

C'est le bon âge pour commencer une carrière de meurtrier.

Je vais devenir le plus jeune tueur de l'école Foch de Villemomble.

Pour l'instant je suis puni.

C'est l'instituteur qui m'a perché sur ce bureau.

Il m'a mis à « sécher comme une andouille ». C'est ce qu'il a dit aux élèves de la classe. Ils ont rigolé.

Ils sont partis en récréation.

Et moi, je sèche, mon cahier de dictées autour du cou.

C'est à cause de ce cahier que je vais tuer l'instituteur.

À cause d'une phrase, une phrase malheureuse qui a « signé son arrêt de mort ».

C'est ce que dit mon père quand il signe mon livret, le matin, juste avant de partir à l'usine, pendant que je suis enfermé aux cabinets, et que je prie sainte Rita pour que le verrou résiste.

Le verrou a résisté, je peux tuer l'instituteur.

Mais, attention ! pas n'importe comment : je vais le tuer avec style. C'est important le style.

Avant chaque rédaction, le maître nous le répète :

— Conseil n°1 ; soignez votre style !

Quand je regarde la tête de mes rédactions, je vois bien qu'il est

malade, mon... style.

Mes rédactions ont l'air d'avoir été rédigées au mercurochrome.

Je me demande de quoi est malade mon style.

Peut-être des répétitions...

Ça va mal se terminer, cette histoire.

— Conseil n°2 : ne commencez jamais une histoire sans connaître la chute.

Je suis d'accord avec le maître : c'est important la chute.

Je vais pousser l'instituteur dans l'escalier.

Par-dessus la main courante.

J'aime bien « main courante »...

Ou alors par la fenêtre, quand il donne des graines à Victorine, la tourterelle de la classe.

Elle ne dira rien.

Ça fait trois ans qu'elle est en septième, Victorine.

Elle connaît le programme par cœur.

Mais elle ne dit rien.

Quand je sèche au tableau, elle ne me souffle pas.

Elle me regarde et... roucoule.

Je vais plutôt l'empoisonner – pas Victorine ! l'instituteur.

Un mardi midi à la cantine.

C'est le jour du hachis Parmentier.

Personne ne sait vraiment ce qu'il y a dedans.

Alors, un peu de mort-aux-rats de plus ou de moins... qui s'en apercevra ?

La mort-aux-rats, c'est pratique.

On en a chez nous... Normal, on a des rats.

Mais, moi, le poison que je préfère, c'est le monoxyde de carbone.

Le monoxyde de carbone c'est l'amanite phalloïde des villes : un gaz inodore et incolore. On en a chez soi, mais on ne le sait pas.

Alors, on s'endort et on meurt. Gratuit. C'est un gaz de pauvre. Notre famille a failli en mourir. Normal, on est des pauvres.

Le monoxyde de carbone, c'est aussi un gaz saisonnier. Il revient chaque hiver. On le trouve surtout en première page du Parisien et de France-Soir. « Drame de la misère à Villemomble. Une famille de treize enfants meurt asphyxiée. »

— Treize gosses ! Vous êtes treize gosses chez vous !

Ça, c'est le cri du médecin scolaire devant mon dossier médical...

— Ma parole, ta famille, c'est le nombre d'Avogadro !

Avogadro ?... Connais pas.

Je n'ai pas contrarié le médecin, il avait à la main sa seringue à transpercer les omoplates.

J'ai cherché dans mon dictionnaire : « Amedeo Avogadro (1776-1856), physicien et chimiste italien. »

Il a découvert, je ne sais où, un nombre énorme qui permet de faire entrer un maximum d'« entités dans une mole ».

Je n'ai pas compris.

Jusqu'au jour où j'ai vu mon père réussir à faire entrer toute la famille dans notre Traction.

Mon père est un grand physicien. C'est de lui que je tiens cette manie de la formule.

Et de ma mère aussi.

Elle, c'est une grande chimiste.

Elle a inventé le « gratin à rien ».

Un plat de restes dont la composition est encore plus secrète que celle du hachis Parmentier de la cantine.

Quand elle nous sert son « gratin à rien », ma mère nous cite Lavoisier :

— Rien ne se perd, rien ne se crée... tout est brûlé !

Chez nous, on brûle ou on s'asphyxie.

Cette nuit-là, c'est un pompier qui a sauvé la famille.

Je me souviens, le type était immense et barbu.

Avec les lunettes sur son casque, il ressemblait au Périclès de mon dictionnaire, et me giflait comme si j'avais inventé le monoxyde de carbone.

— C'est passé à ça !

Il me montrait avec ses gros doigts : notre vie tenait entre son pouce et son index.

C'est pas épais, une vie.

— Écoute-moi bien, mon garçon : il ne faut jamais occulter les aérations !

Il est drôle, Périclès.

— Cette nuit-là, chez nous, il faisait froid. Très froid. Ça gelait.

Avec du givre sur les murs de ma chambre.

Je n'avais pas l'impression d'« occulter les aérations », mais seulement de boucher des trous.

J'avais utilisé *Le Parisien* et *France-Soir*.

Ça changeait quoi ?

De toute façon on aurait dû être dedans le lendemain.

Pas que nous !

La huitième de madame Charvy aussi.

Il avait failli y passer, dans le préfabriqué de la cour.

« Trente-six victimes innocentes, à cause d'un poêle à charbon défectueux ! »

C'est un puni, mis à la porte par la maîtresse, qui a prévenu le directeur.

— M'sieur, m'sieur ! je crois bien qu'ils sont morts pour de vrai.

On les a sortis à temps.

Les élèves vomissaient. Fallait voir : une fontaine à tritons !

Ils étaient blancs comme des linges.

On aurait dit que la maîtresse avait mis sa classe à sécher sous le préau.

Le directeur a parlé d'un « indigestion collective ».

La faute aux champignons à la grecque de la cantine.

Mon œil !

Quand on ne sait pas, c'est toujours les champignons... ou les Grecs.

Le puni n'a même pas été récompensé.

... on ne donne pas la croix d'honneur pour une « indigestion » !

C'est injuste ! Sans lui, ils mouraient tous.

Il ne faut pas compter sur la justice.

Il faut la rendre soi-même.

Et surtout... ne pas se faire prendre.

Pour l'instituteur, il me faut un crime parfait.

Comme dans *Le Mystère de la chambre jaune*.

Je vais le relire avant de le tuer.

(Pas le mystère, l'instituteur.)

Le livre est dans la bibliothèque de la classe.

De là, je la vois. Contre le mur du fond. Sous l'horloge.

Cette traîtresse qui galope pendant les récréations.

Et se traîne en cours.

Je sais que la bibliothèque m'observe.

Elle se demande ce que j'ai encore fait comme bêtise, pour être perché sur le bureau.

Je l'aime bien, cette bibliothèque.

C'est une bonne grosse armoire en bois.
Avec un rideau noir, derrière les portes vitrées.
Elle ressemble à la maîtresse de musique : madame Hirsch !
C'est une sorte de Castafiore en deuil... « définitivement veuve et désirable ».

J'avais lu ça dans un *Nous Deux* de mes sœurs.
Je trouvais que ça lui allait bien.
Madame Hirsch porte un voile de dentelle noire sur son décolleté de « trois octaves ».

C'est elle qui le dit.
Quand elle braille la dictée musicale au guide-chant, son voile noir se gonfle.

On dirait une montgolfière de pirates !
J'avais envie de savoir ce qu'il y avait en dessous.

La bibliothèque, c'est pareil. J'avais envie de savoir ce qu'il y avait en dessous.

Derrière le rideau noir.
C'est malin, une bibliothèque.
Ça aguiche.
Je me suis laissé prendre.

Tous les samedis, je lui emprunte trois livres.
Trois, parce qu'on a droit à trois. Le maître nous a expliqué que quand on n'utilise pas un droit, il « tombe en désuétude ».
Moi, je ne veux pas « tomber en désuétude »... alors j'emprunte.
Attention, j'en emprunte trois, mais je ne lis pas les trois !
Souvent deux, parfois un seul ou même pas du tout.

La lecture, ça dépend beaucoup du football.
Je suis ailier droit au stade de l'Est pavillonnais : maillot rouge, parements jaunes, short bleu.

C'est prenant.
Pendant la saison de football, je lis moins.
La lecture, comme le monoxyde de carbone, est une activité saisonnière.

Pas le football. C'est trop important.
Albert Camus, un grand gardien de but écrivain, l'a dit : « Tout ce que je sais d'essentiel, je l'ai appris sur un terrain de football. »

Le maître nous a parlé de lui, l'année dernière, quand il a eu le prix Nobel de littérature : l'équivalent de la Coupe du monde pour un footballeur.

Je me demande si on peut gagner les deux, quand on n'est pas brésilien.

En attendant, j'emprunte trois livres à la bibliothèque, mais je ne lis jamais le troisième.

Le troisième c'est le « cadeau Bonux ».

Je l'appelle comme ça depuis que le directeur de l'école, pour « inciter à la lecture », a décidé d'en faire une prime : « prime d'assiduité pour deux livres empruntés pendant trois semaines consécutives ».

Depuis que le troisième livre est une prime, je ne le lis plus.

Pour toucher une prime, mon père doit faire des heures supplémentaires.

Se lever tôt et rentrer tard à la maison. Fatigué.

Avec des plis sur le front.

Il n'a même plus la force de lire à table.

Lui, la prime, ça ne l'incite pas à la lecture.

Moi non plus. Par solidarité avec mon père.

Aujourd'hui, je regrette ma bibliothèque Bonux.

Tous ces livres que je n'ai pas lus à cause d'une odeur de lessive, c'est dommage.

Pourquoi est-ce que je dis « aujourd'hui » ?

Peut-être parce que j'ai mal aux genoux.

Normalement, on n'a pas mal aux genoux à dix ans.

On n'a mal nulle part.

Il n'y a pas de saison. Pas de ciel. Pas de froid, pas de chaud, pas de genoux.

Que des buts à marquer à la récré.

Je me suis toujours demandé pourquoi on gâchait les récréations en mettant des cours autour.

Il faudra que je la note, celle-là.

Comment je vais redescendre de ce bureau ?

Je me suis fait mal en montant.

J'aurais dû mettre une genouillère.

D'habitude pour tuer quelqu'un on met des gants ou un masque.

Moi, c'est une genouillère.

L'instituteur ne mérite pas mieux.

D'ailleurs, ce n'est pas un instituteur ! c'est seulement un remplaçant qui profite que mon maître est malade pour nous torturer.

Jamais monsieur Brulé ne m'aurait puni comme ça : sur le bureau, debout, les mains sur la tête, mon cahier autour du cou.

Jamais monsieur Brulé n'aurait prononcé cette phrase... Cette phrase...

Cette phrase va faire de moi un « meurtrier » ou un « assassin ». C'est le dictionnaire qui décidera.

Il dit que s'il y a « préméditation », je suis un assassin.
Et il me fait guillotiner.

Ce n'est pas logique.

La « préméditation », c'est réfléchir avant de tuer.

Pourquoi c'est plus puni que tuer sans réfléchir ?

Alors qu'à l'école on n'arrête pas de nous le dire : Réfléchissez avant d'agir !

Pour tuer l'instituteur, c'est tout réfléchi : je vais copier sur *Le mystère de la chambre jaune*.

J'aime beaucoup Gaston Leroux.

Il est comme son crime : presque parfait... presque.

Il y a quand même une même chose qui ne va pas chez Gaston Leroux.

Une seule chose : son nom !

Franchement, Gaston Leroux ! Ce n'est pas sérieux pour un écrivain.

Trop français. Franchouillard même.

Et son héros, Rouletabille !

Fenimore Cooper, ça c'est un nom !

Quand on s'appelle James Fenimore Cooper, *Le Dernier des Mohicans* est déjà à moitié écrit.

Habiter New York, Baltimore ou Philadelphie, c'est quand même autre chose que Villemomble, Le Raincy ou Livry-Gargan.

Je crois que je vais devoir me contenter d'un petit crime de banlieue qui n'intéressera personne.

C'est injuste : on ne peut pas tous être américains !

La récréation s'éternise.

Je ne me souvenais pas qu'elle durait si longtemps.

J'ai tort d'être pressé.

À peine rentré, le remplaçant va me donner le coup de grâce.

Il m'a prévenu quand la cloche a sonné :

— Tu ne perds rien pour attendre.

Ça tombe bien, pour les ennuis, je n'attends pas, j'anticipe.

Dans ma tête, je fabrique d'avance des histoires avec les pires catastrophes.

Quand elles arrivent, je ne suis pas surpris, j'ai déjà vu le film.

Je fais pareil avec les petits bonheurs, mais le film passe moins souvent.

Avec le remplaçant, quand il rentrera de récréation, voilà comment ça va se passer.

Il me montrera à la classe, comme un animal de foire.

— Regardez, les enfants ! Admirez !

Voyez devant vous un spécimen unique de cancre satisfait...

Non, je ne le suis pas.

— Il peut l'être, car il vient de réaliser une performance unique dans les annales de l'école.

Ça c'est vrai.

— Il vient d'obtenir un double zéro à sa dictée !

Murmure admiration dans la classe.

Le double zéro, c'est l'équivalent du *hatrick* pour un footballeur : trois buts consécutifs dans un match.

— Oui, messieurs. Je dis bien un double zéro !

Ce genre de champion ne se contente pas d'une simple bulle pour cinq fautes.

Trop facile, trop commun.

Il veut se distinguer et pour ça, que fait-il ? Je vous le demande...

Moi aussi.

— Eh bien, ce monsieur écrit « orthographe »... le croirez-vous ? Il écrit « orthographe », écoutez-moi bien... avec... avec...

Les élèves de la classe ont la mâchoire qui tombe, la langue pendante, le souffle haletant.

— Vous n'allez pas en croire vos oreilles. Ce monsieur écrit « orthographe » avec un h... au début du mot !

La classe fait : « Ôôôôhhhh !!! »

On se croirait aux feux d'artifice du 14 Juillet, sur la place de la mairie.

Sauf que c'est moi la belle bleue !

Même les copains se moquent.

Pourtant, je connais certains faux culs, parmi mes confrères cancre, qui ne voient pas le problème de ce h au début d'« orthographe ».

— Hâââchhhh !!!

Le remplaçant fait mine d'être poignardé en plein cœur. Ça fait un bruit creux de poitrine qui fait penser au mot « phtisie », dans la dictée de Mérimée.

Prosper Mérimée (1803-1870) : « Braconnier de l'orthographe. S'est amusé à poser des pièges dans une dictée, pour attraper des petits lapins d'élèves, comme moi. Mérimée : la myxomatose des septièmes. »

Sur l'estrade, le remplaçant se dé-poignarde et ressuscite pour mieux me crucifier.

— Ce premier zéro remporté, monsieur ne s'est pas arrêté en si bon chemin.

Il est parti à la conquête du deuxième : son Everest.

Monsieur se prend pour Sir Edmund Hillary.

Premier homme sur le « toit du monde » !

Moi aussi, je suis sur le toit du monde. Sauf qu'avec ma tête...

Avec ma tête, je serais plutôt le sherpa Tenzing Norgay.

C'est quand même lui qui s'est coltiné les sacs à dos jusqu'à 8 848 mètres !

Je l'ai lu dans *Paris-Match*.

Le remplaçant reprend son ascension.

— Et ce deuxième zéro de la honte, comment notre conquérant de l'inutile l'a-t-il obtenu ? Avec cinq fautes ? Non !... Avec dix ?... Quinze ?... Vingt ?...

J'ai l'impression d'être mis aux enchères.

Je suis arrière-arrière-arrière-petit-fils d'esclaves.

Bientôt il va me regarder les dents et me palper les muscles.

Avec la décote liée au temps et à la dilution de la couleur de la peau, je ne vais pas aller chercher bien loin sur le marché.

Je me trompe.

Le remplaçant pratique comme les vendeurs de trousseaux sur le marché : il en promet toujours plus.

— Avec cette paire de draps, jolie madame, je n'ajoute pas une série de six torchons, pas deux !... Pas trois !... Mais quatre !

Et pour vous !... Vous toute seule, jolie madame, mon cadeau exclusif : ces trois gants de toilette !... En nid d'abeille !

J'aime bien écouter les vendeurs de trousseaux, les briseurs

d'assiettes ou les démonstrateurs en produits miracle du concours Lépine.

C'est avec les menteurs qu'on apprend le mieux à raconter de vraies histoires.

Sauf que là, c'est moi le trousseau !

— Non, messieurs ! Même vingt fautes, ce n'était pas assez pour cet assassin de la dictée ! Ce Landru de la grammaire ! Ce Petiot de la conjugaison !

Il a commis, écoutez bien... vingt-six fautes... trois quarts !

Le « trois quarts » impressionne.

Je m'attends à être porté en triomphe par la classe.

Comme Clovis sur son pavois, en cours d'histoire.

Rien ! Ces traîtres applaudissent le remplaçant, qui salut son public.

Il en est à son cinquième rappel, et la cloche de la récréation ne sonne toujours pas pour me sauver.

Souvent, en classe, je me sens comme le boxeur dans les cordes.

J'attends d'être sauvé par le gong.

... Respire, Monte ta garde !...

Je vénère la cloche de la cour de récréation, c'est la mère sauveuse des cancren en difficulté.

Elle est comme le clairon du 7^e de cavalerie dans les westerns.

Cette fois, je ne serai pas sauvé.

Je reconnais ma faute... enfin... mes fautes.

Le remplaçant savoure mon humiliation publique.

« Courbe la tête, fier Sicambre. »

C'est là que le remplaçant fait tout basculer.

En une seule phrase.

Une phrase pourtant banale.

— Convenez, jeunes gens, que pour faire autant de fautes d'orthographe, il faut vraiment bête... Bête à manger du foin !

... Bête à manger du foin...

C'est là que j'ai décidé de le tuer.

... Bête à manger du foin...

Le remplaçant vient d'insulter ma mère.

Monsieur Piccoli

J'ai mal au cœur.

Il ne faut pas que je pense à ma mère.

Je descends du bureau.

La tête me tourne.

Je n'ai pas mangé ce matin.

Dès que mon livret a été signé, je me suis sauvé.

Heureusement, la « Madelon des punis » va passer dans ma classe.

C'est la dame de service.

Celle qui fait le tour de l'école pour secourir les élèves oubliés au piquet.

Elle porte un bidon, façon Saint-Bernard, en travers de sa « poitrine généreuse ».

À dix ans, toutes les poitrines sont généreuses.

Elle distribue du lait Mendès France et des biscuits vitaminés de GI.

Quand ils ont débarqué sur les plages de Normandie, les soldats américains ne pouvaient pas imaginer que leurs surplus sauveraient des bataillons de punis dans les écoles de France.

On devrait leur ériger un monument : « Aux rations de guerre, les cancre reconnaissants. »

J'ai mal !

— C'est le ménisque !

Le chirurgien a été formel.

— À votre âge vous pouvez faire une croix sur le marathon de New York. Et préparez votre intervention.

C'est étrange, le plaisir qu'on peut lire sur le visage d'un chirurgien quand il vous prive d'un rêve... et d'un ménisque.

À mon âge... Mon intervention...

Je n'ai pas dix ans ?

Je ne suis pas en 1958 dans la septième de monsieur Brulé ?

Pourtant c'est bien ma classe.

Mon pupitre, là-bas, près de la fenêtre. Dehors, la voie ferrée.

Le panache des locomotives à vapeur... c'est fini ?

Comment vont faire les Indiens SNCF pour m'envoyer des messages :

— Attention ! Ton maître te regarde, cache ton anti-sèche !

Je ne suis pas en 1958...

Heureusement que personne ne m'a surpris, perché sur le bureau.

Un gamin de plus de soixante ans au piquet, ça rappelle aux adultes que certaines punitions d'enfance... c'est pour la vie.

Mon âge... Mon intervention...

Quelle intervention ?

C'est quoi, ce cahier, alors ?

« Projet d'activité pédagogique »

Groupe scolaire Foch 1 de Villemomble.

« Un auteur revient dans la classe de ses dix ans et se raconte. »

Alors, c'est moi l'auteur !

Et ce cahier n'est pas mon cahier de dictées.

Domage, j'aurais bien voulu revoir mes vingt-six fautes trois quarts.

Comme on retrouve de vieilles copines.

On aurait fait une photo de classe.

Allez, les fautes ! Alignez-vous ! Qu'on vous voie toutes !

Pas de chahut !

Les infinitifs d'un côté, les participes passés de l'autre.

Les doubles consonnes... vous vous resserrez !

Quoi, le h ?... Où tu te mets ?... Devant, bien sûr !

Non !... L'accent circonflexe... non ! Tu ne fais pas les oreilles de lapin à tes camarades.

Le x et le s ? Changez de place ! C'est n'importe quoi !

Te gêne pas, la cédille ! Mets-toi où tu veux.

M'sieur, et le trois quarts de faute, il est où ?

Attendez ! On n'est pas au complet !

Tant pis pour lui ! On n'a plus le temps.

Souriez ! Souriez, les fautes d'orthographe !

Le petit oiseau avec un z va sortir.

Qu'est-ce qu'il y a dans ce « projet d'activité pédagogique » ?

« Introduction. Situation de départ : l'auteur est debout, les mains sur la tête, son cahier de dictées autour du cou. »

Ça, c'est fait.

« Rencontre : liste des questions préparées par les élèves. »

Cinquante-quatre ! Il y en a cinquante-quatre !

Et un mot de l'enseignante.

« Monsieur Piccoli... »

On m'appelle souvent comme ça, ou « Michel ».

Ça ne me gêne pas : Piccoli-Picouly, Michel-Daniel, on peut se tromper.

Mais j'aimerais qu'au moins une fois, une seule fois, on appelle l'acteur « Michel Picouly » !

— Michel Picouly, je vous ai adoré dans *La Grande Bouffe*.

Ce serait mon César à moi !

« Monsieur Piccoli,

Malheureusement, la rencontre prévue avec les élèves à 15 heures sera légèrement décalée, suite à un incident disciplinaire qui sera réglé rapidement. »

Je l'ai vu en arrivant, l'« incident disciplinaire » : un extincteur vidé dans le porte-carte de géographie.

J'aurais adoré en être.

Toutes les cartes avaient été mises à sécher dans le couloir, l'Afrique, l'Europe, l'Asie, l'Amérique. La mousse blanche de l'extincteur leur faisait une barbe. On aurait dit une réunion de Pères Noël à l'ONU !

« Vous allez être content, monsieur Picouly.

J'ai retrouvé tous vos souvenirs :

une Talbot Lago Dinky Toy, bleue ! Une grue jaune, un *Nous Deux* et un *Paris-Match* de 1958, des buvards réclames. J'ai Seccotine, Bouillon Kub et Banania. J'ai même vos soldats Mokarex que vous trouviez dans les paquets de café. C'est avec eux que vous avez pris cette manie d'ajouter les dates au nom d'un personnage ? »

C'est ce que je regardais en premier, sur un soldat Mokarex ; ces deux dates entre parenthèses.

Il avait raison le pompier.

« C'est pas épais une vie. »

Surtout du temps de Périclès (495-429) ! On vivait à l'envers. On commençait grand, avant de devenir petit.

« Monsieur Picouly, vous parlez de soldats Mokarex, mais d'après le collectionneur qui me les a prêtés, l'expression correcte est "figurines Mokarex". »

Expression correcte ?

Comme si les souvenirs s'exprimaient correctement.

C'est mal élevé, un souvenir !

Il faut beaucoup le raconter avant qu'il soit poli... bien poli...

« Monsieur Picouly, j'ai tout rassemblé dans une caisse en bois, elle devrait ressembler à votre boîte à jouets. Celle dont vous parlez dans votre roman. Celle que vous montiez dans votre cerisier. Elle est dans l'armoire, au fond de la classe. Si vous voulez y jeter un œil... »

Surtout pas !

Si j'ouvre cette boîte, je suis fichu.

Je ne vais pas me souvenir, je vais jouer.

J'aurais l'air malin si la classe arrivait, et me trouvait à quatre pattes sur l'estrade en train de jouer avec mes soldats Mokarex...

Pourquoi tu aurais honte ? Tu l'as dit :

« Mon imaginaire est dans ma boîte à jouets. »

Justement, qu'il y reste.

Je vais plutôt regarder les questions.

Même si je les connais déjà.

Ce sont toujours les mêmes :

« Pourquoi écrivez-vous ? Où trouvez-vous vos idées ? Avez-vous l'angoisse de la page blanche ? C'est vraiment vrai ce que vous racontez sur votre enfance ? Vous gagnez combien ? »

Voyons quand même.

Intéressant. Ils ont utilisé la technique de la citation. Intéressant mais dangereux : les citations sont des portes de saloon qui finissent par revenir dans la figure.

« Monsieur, vous avez dit :

Il n'y a que des mauvaises raisons de lire

L'écriture est la pilule du lendemain.

Il faut accepter sa somptueuse médiocrité.

Il n'arrive d'histoire qu'à ceux qui savent les raconter.

C'est vrai que vous aimez faire le poirier ? »

Moi, faire le poirier !

« Monsieur Piccoli, vous aurez en face de vous des élèves qui auront l'âge de vos différents romans autobiographiques. »

Entre dix et vingt ans.

Je me demande qui a vidé l'extincteur dans le porte-carte, le gamin de dix ans ou celui de vingt ans.

À dix ans j'étais partant, à vingt ans, pas sûr.

On prend de l'âge pour les bêtises.

Voyons ces questions...

Bravo ! Il se paie ma tête !

« Est-il vrai que vous pensiez qu'il fallait lire les Livres de poche par ordre de numéro ? »

Est-ce que je croyais ça ?

Non ! Bien sûr que non... Enfin si !

Mais j'avais douze-treize ans... peut-être quatorze.

Quand ce n'est pas très glorieux pour moi, je me rajeunis.

Les souvenirs, ça existe en plusieurs tailles.

C'est pratique pour s'habiller sur mesure.

— Il faut lire les Livres de poche par ordre de numéro.

C'est un copain qui m'avait dit ça.

Il avait des lunettes à monture de sécurité sociale.

Dans ma cité d'Orly, ça suffisait pour en faire un intellectuel.

Selon lui, la littérature était un grand feuilleton.

J'ai cherché le premier épisode : *Kœnigsmark* de Pierre Benoit.

Je suis allé au « Tout-à-100 francs » du marché.

On pouvait échanger trois livres lus contre un pas lu.

C'est comme ça, un livre lu, ça vaut moins.

Je n'ai pas trouvé *Kœnigsmark*.

Alors j'ai pris le numéro le plus approchant, pour rater le moins possible d'épisodes.

J'ai pas trouvé plus petit que le n°6.

En plus de *Kœnigsmark*, ça m'a fait rater *Les Clefs du royaume* (n°2), *Vol de nuit* (n°3), *Ambre* (n°4) et *La Nymphe au cœur fidèle* (n°5).

Pour me venger, je pourrais en profiter pour glisser un quizz aux élèves : quels sont les auteurs des cinq premiers Livres de poche ?

Alors ?...

Ting !... Ting !... Ting ?

Font moins les malins, maintenant.

Ting !...

Kœnigsmark ?... Pierre Benoit !

Les Clefs du royaume ?... A.J. (Archibald Joseph) Cronin !

Vol de nuit ?... Saint-Exupéry !

Ambre ?... Kathleen Winsor !

et *La Nymphe au cœur fidèle* ?... Margaret Kennedy.

Les cinq premiers Livres de poche ? Qui s'en souvient ?

Comme diraient les pages roses de mon dictionnaire : *Sic transit gloria mundi, fluctuat nec mergitur* et *mens sana in corpore sano*.

Tout mon latin est là !

Pour les Livres de poche, j'ai donc commencé par le n°6 : *La Symphonie pastorale* d'André Gide.

L'histoire de Gertrude, une aveugle qui retrouve la vue et perd le bonheur.

Comme moi... Pas pour le bonheur, pour la vue.

Enfant j'ai eu une « cécité crépusculaire ».

Ma plus belle maladie.

Elle était partie grâce à des compresses de tilleul à l'eau bénite de Lourdes et un pèlerinage au Mont-Saint-Michel.

Mais elle pouvait revenir.

Alors, en lisant *La Symphonie pastorale*, je m'entraînais à être aveugle.

Je me cognais partout.

J'ai pris une calotte par ma mère.

J'avais oublié qu'on avait un vrai aveugle dans notre famille.

Mon tonton Lulu.

Un aveugle qui vendait des savonnettes. Je l'enviais, il avait le droit de peloter les filles pour les reconnaître.

Il avait rapporté une grenade-souvenir de Monte Cassino.

Il l'astiquait. Elle a sauté en 47.

C'est comme ça que mon tonton Lulu est devenu aveugle de guerre après la guerre.

Les armes sont souvent fâchées avec la concordance des temps.

J'ai pris d'autres calottes avec *La Symphonie pastorale*.

À cause de ce livre, j'ai commencé à me méfier des vieux.

Les vieux qui tournent autour des filles. Des filles plus jeunes.

Dans l'histoire, le père et le fils sont amoureux de l'aveugle.

En plus, le père est pasteur !... Curé, quoi !

Comme si mon père avait le béguin pour ma petite copine de l'époque.

Déjà, au cinéma, il y avait un vieux qui m'énervait : Vittorio De Sica !

Un carabinieri, avec une moustache taillée au cordeau.

Dans *Pain, amour et fantaisie*, il faisait de l'œil à Gina Lollobrigida,

mon actrice préférée. « La divine Latine » comme disait Cinémonde.
Et son fiancé, un jeune benêt, n'y voyait que du feu.
Ça me mettait en rage.

J'ai écrit en exergue d'un roman « Un jour, les filles de quinze ans regarderont les garçons de dix-sept. »
Ça fait rire les femmes... pas les hommes.

— D'accord, mais vous les hommes, vous vous rattrapez plus tard.
Peut-être... Mais entre le moment où on est trop jeunes pour les filles et le moment où les filles ne sont plus assez jeunes pour nous, on fait quoi ?
On attend !

Les élèves n'arrivent toujours pas.
Le responsable pour l'extincteur ne s'est pas encore dénoncé.
Tant mieux.

Après *La Symphonie pastorale*, j'ai arrêté les Livres de poche par ordre de numéro.

Mais j'ai longtemps recherché le n°1.
J'écrivais des histoires en douce et je me disais que peut-être le secret était caché dans ce n°1.
Quel secret ?... Celui de l'écriture ?... De la littérature ?...
Je ne savais même pas.
C'était juste le secret.

Un jour, au Salon du livre de Saint-Étienne, on me l'a offert.
J'ai commencé à le lire.
On dira que certains livres ont intérêt à rester des numéros.

N°1 : Ah ! La première question.
C'est la plus difficile à poser pour les élèves.
Un moment de gêne des deux côtés.
Qu'est-ce que ça va être comme élèves ?

Des premiers de la classe ? Des glandeurs chahuteurs ?
Et l'écrivain ?
Un sympa cool, un prétentieux imbitable ?

Qu'est-ce qu'ils proposent ?
« Puisque la première question est trop difficile à poser, commençons par la deuxième. »
Classique.

Voilà une classe qui a déjà reçu des « intervenants ».

Souvent ça se passe moins bien.

La première question, c'est Waterloo : on attend Grouchy et c'est Blücher !

Je me souviens d'un Blücher.

Un collègue, dans une ville militaire au carré.

Les élèves de troisième attendent en rang dans la cour.

À peine j'entre, mon Blücher lève la main.

Un petit rond coupé en brosse.

Un vrai ressort. Le bras tendu à se décrocher l'épaule.

— M'sieur ! M'sieur !

Son professeur essaie de le calmer.

Impossible, dans l'escalier, dans le couloir :

— M sieur ! M'sieur !

On arrive dans la classe :

— M'sieur !

Les élèves partent en chahut.

Le professeur a envie de disparaître sous l'estrade.

J'interviens ;

— Allons, allons ! je crois que votre camarade a une envie pressante de question : écoutons-le.

— M'sieur ! M'sieur !

— Oui ?

— Combien vous mesurez !

— 1,85 m !

Je me suis senti bête.

Qu'est-ce que je pouvais lui répondre d'autre ?

Faire de l'esprit !

— Ah ! Ah ! Ça dépend de la taille de ton poste de télévision.

Non... 1,85 m...

Le Blücher était radieux. Il avait l'air rassuré par ma réponse.

Il c'est assis apaisé. Et il a croisé les bras.

— Excusez-le ! D'habitude c'est un bon élève. Le meilleur en français.

Le professeur n'avait pas à l'excuser ; il avait raison le gamin : « Combien vous mesurez ? » C'est la bonne question.

Il voulait vérifier ce que j'aurais aimé vérifier à son âge, à propos d'un écrivain.

Vérifier quoi ?

Qu'un écrivain, ce n'est pas un dieu descendu de l'Olympe.

Que c'est un type normal. Un type comme les autres.

Avec une taille, un poids, des chaussures mal cirées, des poils dans les oreilles, un pantalon qui godaillie, une mauvaise haleine.

« Combien vous mesurez ? », ça veut dire :

— Est-ce que, moi, monsieur, moi comme je suis... j'ai le droit d'écrire ?

— Oui, tu as le droit.

Jamais aucun écrivain n'est entré dans mon collège Joliot-Curie d'Orly ou même dans mon lycée technique Jean-Macé de Vitry-sur-Seine.

Pourtant, on était à portée de carte orange.

Domage, ça m'aurait aidé. Ça m'aurait peut-être même donné envie d'être écrivain.

Les seuls que je connaissais m'avaient dégoûté.

C'étaient ceux de Lectures pour tous. À la télévision.

Ils parlaient comme jamais je ne réussirais à écrire.

Enfilaient des citations latines qui n'étaient même pas dans les pages roses.

Même leurs pipes paraissaient intelligentes.

On filmait leurs mains qui étaient encore plus vieilles qu'eux.

J'avais l'impression qu'être écrivain, c'était la dernière étape avant de mourir.

Ça ne donnait pas envie.

J'ai souvent rêvé qu'un écrivain entre dans ma classe, Troyat, Cesbron ou Bazin : c'était le tiercé gagnant de l'époque.

De Bazin, j'avais lu *Vipère au poing*, parce que le roman était sorti en 1948.

À l'époque, j'avais décidé de ne lire que des livres parus l'année de ma naissance.

C'est une de mes cent mauvaises raisons de lire.

J'ai encore la liste.

Si Hervé Bazin était venu dans notre classe notre professeur de français aurait préparé lui-même les questions, pour qu'on ait l'air moins bête.

Moi, je ne lui aurai rien demandé à Bazin.

Je n'aime pas les écrivains qui disent du mal de leur mère.

J'aurais regardé ses mains. C'est tout.

J'aurais cherché les traces de la fourchette, celle que Folcoche lui a planté dans le dos de la main.

S'il n'y a pas de traces, c'est un menteur, ou alors un type qui cicatrise bien.

Dans les deux cas, j'ai une chance d'être écrivain.

Question n°27 : « Vous avez dit qu'il n'y avait que des mauvaises raisons de lire et que les filles étaient la pire ? »

3

Proust et le Spitfire

C'est vrai.

Quel garçon n'a pas lu pour séduire une fille ?

Pour jouer au malin, à l'intelligent, avoir l'air « sensible ».

Comment faire autrement ?

Les garçons jouent au foot, les filles lisent.

Comme les filles ne se mettront pas au football de sitôt, les garçons se mettent à lire.

Au moins un livre, pour au moins pour une fille.

Moi, il y en a eu deux.

Une pour Proust et une pour Roger Martin du Gard.

Une crâneuse et une coureuse de fond.

Je sais : j'ai déjà parlé de cette histoire des tas de fois.

Mais je ne peux pas inventer des souvenirs pour chaque classe.

Déjà qu'à force de raconter un souvenir, il devient une histoire.

Qu'une histoire se transforme en fable et que la fable finit en conte.

Au bout d'un moment, on se demande si on ne devrait pas commencer notre biographie par « Il était une fois ».

Là, je suis certain : ce sont de vrais souvenirs.

Je devais être en quatrième pour Proust et en seconde pour Martin du Gard.

Martin du Gard, c'est une jeune Eurasienne. Elle est assise sur un banc dans la cour du lycée.

De la porcelaine.

Un « tanagra » – si j'avais connu le mot à l'époque.

La seule fille pour laquelle j'ai arrêté de jouer au football à la récréation.

Elle lisait un Livre de poche.

J'ai tourné autour comme un coyote pour savoir.

Les Thibault. C'était *Les Thibault*. J'ai couru au Tout-à-100 francs.

Je l'ai trouvé. Pas le temps d'échanger. Je l'ai payé.

Une histoire de guerre et de famille.

Dès le lendemain, je me suis assis à l'autre bout du banc, mon livre ouvert à la main.

L'air de rien. C'est-à-dire l'air idiot.

Je me rongais : est-ce que c'était à moi d'engager la conversation ? Du genre : Mon père aussi s'appelle Roger... comme l'auteur...

Heureusement, elle ne m'a pas laissé le temps d'être ridicule.

— Ah, vous lisez *Les Thibault* !

Elle s'est penchée sur mon livre. C'était engageant. Quasi intime.

Merci, Roger !

Mais là, tout à coup, j'ai vu sa porcelaine se craqueler.

Son visage est tombé en morceaux. Elle était déçue.

J'ai cru que j'avais laissé le prix d'occasion sur le livre.

Non... Elle a soupiré.

— Oh, vous n'en êtes qu'au premier tome !

Les Thibault, c'est six tomes !

Les ! Thibault. J'aurais dû me méfier.

Pour la séduire, il allait falloir que je lise plus de deux mille pages !

Je suis un sprinteur, moi. Et cette fille c'était une marathonnienne.

J'ai renoncé dès le premier kilomètre.

La fille de Proust, c'était plus tôt.

Aux alentours des quatorze ans.

À l'époque, Proust était une marque de billard pour moi.

Mon père y jouait, et moi je collectionnais les fausses queues.

Je n'entrais dans une librairie que pour acheter des maquettes d'avion Heller au 1/72^e.

Je les suspendais au plafond de ma chambre avec du fil à pêche.
Des Messerschmitt, Stuka, Fokker.
Ma mère s'entêtait à les épousseter avec son torchon.
Elle en abattait encore plus que la DCA anglaise.
Mais je les raccrochais, jusqu'à la prochaine attaque de torchon.

Ce jeudi-là, je venais pour un Spitfire MK 9, et j'ai rencontré Marcel Proust !

Tout ça à cause d'une petite crâneuse avec des anglaises.
Le genre « fatiguée d'être belle ».
Elle fait la queue devant moi, à la caisse.
Elle a mon âge, sent l'eau de Cologne, et fait comme si j'étais transparent.
Elle a un livre à la main comme un missel.
Je cache la maquette dans mon dos.
Elle pose son livre devant la caissière.
C'est là que tout se déclenche.

Dans un cri de la caissière :

— Proooooooooûûûstttt !

Mes tympans explosent. Dans la cabine vitrée de la librairie, un commentateur de football brésilien vient de remplacer la caissière :

— Gooooooooooooooooalllllll !

Proust marque un but de la tête dans la lucarne.

Camus est battu ! Il n'a rien pu faire.

La fausse caissière travestie en Brésilienne reprend son souffle :

— Prououst !... Tu lis Prououst à ton âge, jeune fille ! Mais c'est fôôôrmidable !... Proust, c'est si difficîîlle !

Là au lieu de se taire, de sortir après un tour d'honneur et de jeter son maillot aux supporters, la crâneuse fait le dribble de trop :

— Oui, c'est vrai, Proust est un auteur difficile mais notre professeur a dit que nous étions une très bonne classe et que nous pouvions le lire... nous !

Je prends ce « nous » pour moi. Aussitôt, je vais reposer mon Spitfire et je choisis un Proust. Au hasard. Le plus mince : *Le Temps retrouvé*. J'ai donc commencé Proust par la fin.

Devant la caisse, j'attends ma minute de gloire.

La fausse Brésilienne prend mon livre, le retourne.

Je me prépare à l'explosion.

Il reste assez de monde dans la librairie pour un triomphe romain.

La caissière me regarde et prononce ces mots inoubliables :

— Un nouveau franc soixante-dix... Suivant !...

J'étais vexé. Volé. Je pensais que le cri était vendu avec Proust.

Arrivé chez moi, je monte dans mon arbre et je commence à lire.
J'ai failli tomber de l'arbre.

Je ne comprenais rien ! On m'avait menti.

Proust était un auteur étranger.

Je passais plus de temps dans le dictionnaire que dans le livre.

Les phrases n'en finissaient pas de finir.

J'étais asphyxié. Asphyxié au monoxyde de Proust.

Rencontrer un point, c'était plus difficile que trouver un trèfle à quatre feuilles.

J'étais furieux. Ce Proust me prenait pour un imbécile.

Pire ! Il me rendait idiot.

J'allais le rapporter tout de suite et l'échanger contre mon Spitfire.

— Madame, je vous promets, je l'ai à peine lu. L'histoire est toute neuve.

Je voulais le piétiner, le jeter, l'abandonner.

Mais à chaque fois une méchante voix revenait :

— Pendant que toi, tu renonces, la petite crâneuse, elle... continue !

Et je retournais à Proust comme on retourne au chagrin.

J'ai fini par en venir à bout.

À m'y sentir bien. À y revenir.

À tout lire. Dans l'ordre.

J'ai décroché du plafond mes maquettes d'avion en plastique.

Proust avait réussi là où le torchon de ma mère avait échoué.

Proust, l'as des as !

Proust avait également réussi à me fâcher avec mes copains de football.

À cause de lui, j'avais raté des matchs.

Ils me traitaient de « lâcheur ».

Si, au moins, ça avait été pour une fille... Mais pour des livres !...

Pour me consoler, je me disais que la petite crâneuse n'avait peut-être pas dépassé... la vingtième page.

Le problème avec Proust, c'est qu'on oublie d'indiquer sur l'emballage que c'est une drogue.

On dirait aujourd'hui : « Proust nuit grave. »

Proust a des effets secondaires.

À force de lire du Proust, je voulais être Proust.

Manger comme lui : je trempais des madeleines dans mon café au lait.

Écrire comme lui : « Longtemps je me suis couché à plusieurs. »

Chez moi, on était au moins deux par lit.

Mais j'avais beau essayer, ça n'allait pas.

Quand Proust respire un buisson d'aubépine, il en fait trente pages.

Mois, je dis : ça sent bon !

Pour écrire, il me manque un nez. Que dis-je un nez : une péninsule !

Plus tard, si je ne deviens pas champion de monde de football, je voudrais être Cyrano.

La couleur de la peau, c'est comme un nez, ça peut être beau.

Proust ?

Comment faire pour être Proust... sans nez ?

Au collège, en initiation à la technologie on avait étudié le « cahier des charges ».

C'était pour une sonnette de porte d'entrée.

On devait « dresser la liste » de tout ce qu'il fallait pour construire cette sonnette et qu'à la fin, ça fasse... dring !

J'ai fait, avec Proust, comme pour la sonnette.

J'ai « dressé la liste » de tout ce que je devais faire pour devenir Marcel Proust.

Dring !

Être né en 1871, mort en 1922,

avoir un père professeur de médecine

et une mère juive,

n'avoir qu'un frère, Robert,

être asthmatique, mesurer 1,68 m,

aller au lycée Condorcet,

s'inscrire en droit,

avoir une licence de lettres,

être homosexuel, snob...

Stop !

C'était désespérant.

Je n'avais rien de Proust.

Je ne serais jamais Proust.

J'étais déprimé.

Ça n'a pas duré. Ça ne dure jamais, chez moi.

Sur une autre feuille j'ai écrit :

« Liste de tout ce que Proust doit faire pour être moi. »

Dring !

Être né en 1948, ne pas être mort,

avoir un père chaudronnier,

une mère morvandote,

douze sœurs et frères,

être en bonne santé

mesurer 1,85 m... dès la première question.

aller au collège Joliot-Curie,

s inscrire au FC Orly,

avoir une licence cadet,

aimer les filles, être un prolo...

Stop !

C'était désespérant.

Proust n'avait rien de moi.

Proust ne serait jamais moi.

Proust était déprimé. Chez lui, ça durait.

Il venait de se rendre à l'évidence : jamais il n'écrirait *Le Champ de personne*.

— C'est complètement idiot, monsieur !

Bien sûr que Proust ne peut pas écrire *Le Champ de personne*, puisque c'est votre histoire !

Exactement !

C'est exactement ce que je veux leur faire comprendre.

Inutile de vouloir être quelqu'un d'autre.

Vous êtes uniques.

Toi !... Toi !... Toi !...

Je ferais comme ça avec le doigt et tant pis si je les réveille en sursaut.

Depuis le début des temps jusqu'à la fin, il n'y a jamais eu et il n'y aura plus jamais un être comme vous.

Même votre clone n'aurait pas la même histoire à raconter !

Là, c'est le vertige métaphysique assuré.

— D'accord, monsieur, mais toutes les histoires ne sont pas intéressantes. On n'est pas tous des génies comme Proust.

C'est vrai : unique mais pas génial.

C'est là que ça devient intéressant : chacun doit faire avec sa

« somptueuse médiocrité ».

Là, ils vont passer du vertige métaphysique à la profonde perplexité.

Il faut que je les rassure.

Allons, jeunes gens, haut les cœurs !

Souvenez-vous !

Souvenez-vous que vous êtes tous des spermatozoïdes gagnants.

Tout à coup, dans la classe, ils se regardent bizarrement.

Puisqu'on en est rendus au stade du spermatozoïde, venons-en au début : au spermatozoïde de l'écriture.

Question n°3 : « Pourquoi écrivez-vous ? »

Pour me débarrasser de mes sœurs.

Je suis le onzième.

Il faut donc que je m'occupe de Douze et Treize, Maryse et Martine : les sœurs Seccotine, deux collantes aux yeux bleus.

Une calamité.

Rien de pire pour un garçon.

Sur le chemin de l'école, on est la risée de ses copains.

Impossible de jouer, d'échanger, de se bagarrer, de regarder les filles.

Heureusement mes petites sœurs avaient une qualité qui m'a sauvé de la honte : elles aimaient les histoires !

Ça tombait bien, j'en racontais.

Alors, on a passé un marché : chaque matin, je leur raconte une histoire et elles vont toutes seules à l'école. On fait signe en hypocrites à ma mère. On tourne le coin de la rue. Et chacun sa vie !

Tout allait bien, jusqu'au jour où les deux pestes n'ont pas voulu d'une de mes histoires.

Mon premier refus d'édition.

Elles en voulaient une ancienne : une vieille qui datait d'au moins deux jours !

Je ne voyais pas l'intérêt.

J'ai fait le « syndrome Ducros ».

Celui de l'écrivain qui se « décarcasse » pour se renouveler, et à qui on demande toujours la même histoire.

J'ai expliqué qu'une fois racontée, l'histoire sortait de ma tête, pour laisser la place à une autre.

C'est là qu'elles m'ont dit : Taka les écrire !

Taka les écrire !... C'était ridicule... Sacrilège !

Je leur ai rappelé que j'étais un arrière-arrière-arrière-petit-fils de griot africain.

Dépositaire de la tradition orale.

— Nous aussi !

— Je te ferais dire qu'on a les mêmes parents.

Quand je vois mes sœurs, avec leurs yeux bleus et leur peau allant du blanc d'Espagne au coquille d'œuf, je me dis qu'on n'est pas une famille, mais un nuancier.

La génétique a de l'humour, mais elle me prive d'une bonne excuse.

Griot africain, c'était pas mal.

Comment leur avouer que si le griot africain n'écrit pas, c'est à cause d'une remarque de mon maître :

— Tes histoires sont jolies, mais on ne les voit pas. Elles disparaissent sous les fautes d'orthographe.

— Nous, on s'en fiche des fautes.

Menteuses ! Quand leurs amoureux ridicules leur font passer des mots doux, avec plus de fautes que de mots, mes petites sœurs ne se privent pas de se moquer d'eux.

Je n'écirai jamais à mon amoureuse.

Les filles, ça confond l'orthographe et la sincérité.

— Bon ! Eh ben, si tu n'écis pas tes histoires... on dit à maman que tu ne nous emmènes pas à l'école.

Menteuses et cafteuses !

Les deux pestes bleues me faisaient du chantage.

J'ai renoncé à l'idée de les étrangler.

(C'est important, chez nous, les allocations familiales.)

J'ai tout de suite compris ce que j'allais perdre.

Ça pouvait se résumer par un seul mot :

« Liberté ».

J'allais perdre ma liberté, parce que je ne voulais pas écrire.

À dix ans, grâce à mes petites sœurs, j'ai compris que l'écriture, c'est magique.

Ça fabrique des histoires, de la liberté, et, accessoirement, ça évite de prendre une calotte par sa mère.

C'est là que j'ai eu la révélation : au coin de la rue Montgolfier, devant une Renault Frégate Transfluide.

Difficile de l'admettre, mais je dois ma vocation à un chantage !

Question n°7 : « Tout le monde a quelqu'un à étrangler. Ce n'est pas pour ça qu'on devient écrivain. Pour raconter des histoires, il faut savoir le faire. Où est-ce que vous avez appris à écrire ? »

Dans *Nous Deux* !

Je dois l'avouer, c'est à cause de *Nous Deux* que je ne pouvais pas écrire mes histoires.

Pour écrire, il faut pouvoir cacher.

Chez nous, c'est impossible.

On n'avait pas assez de place pour les secrets.

Dans mon cartable, c'était trop dangereux.

Monsieur Brulé faisait des « inspections » surprises.

Il se serait tout de suite aperçu, en lisant mes histoires, que je racontais toujours la même à mes petites sœurs...

Celle que j'avais lue dans *Nous Deux*... en roman-photo.

Un garçon, beau et riche, aime une jeune fille, belle et pauvre.

Mais sa mère, grosse et acariâtre, veut le marier avec une jeune fille laide, mais... riche !

Après moult péripéties où la Fille Laide essaiera d'acheter la Fille Belle, et où la Mère menacera dix fois de se suicider, le garçon beau et riche épousera la jeune fille maintenant riche et l'emmènera dans son Alfa Romeo.

C'était toujours une Alfa Romeo : les romans-photos étaient italiens.

À l'époque, je croyais qu'il fallait une Alfa Romeo avec les filles.

Aujourd'hui, je sais qu'il y a d'autres marques.

Merci, *Nous Deux* ! Grâce à lui, à dix ans, je venais d'accéder à mon premier « schéma narratif » !

THE schéma : le schéma universel.

Celui des contes de fées : la Princesse, le Prince et le Dragon.

Plus tard, quand je serai devenu intelligent, on dira : l'Objet du Désir, le Désirant et l'Obstacle.

C'est avec ce couteau suisse à trois lames qu'on écrit la plupart des romans en vente libre.

Il en faut des contorsions de l'auteur, pour que le lecteur ne s'en aperçoive pas.

— M'sieur, vous pouvez nous donner un exemple ?

Sûrement pas !

On n'est pas là pour former des concurrents.

Les écrivains, comme les prestidigitateurs, ne révèlent que les trucs dont ils ne se servent plus.

Question suivante ?

4

Les fautes

« Vous dites que vous avez appris à écrire grâce à *Nous Deux* et à vos figurines Mokarex. »

Soldats Mokarex, pas figurines.

C'est avec eux que je racontais des histoires à mes petites sœurs.

Marie-Antoinette était la Princesse, Axel de Fersen le Prince, et Louis XVI le Dragon.

J'organisais des rendez-vous galants sous les lilas de ma mère.

C'était les guinguettes à Versailles.

Le roi n'y voyait que du feu.

Seulement, à force d'écrire des lettres d'amour à Marie-Antoinette à la place de Fersen (un Suédois, pas très fort en rédaction), je suis tombé amoureux de la reine.

Ça, c'est la version Cyrano de Bergerac que je sers aux classes littéraires Cyrano écrivant les lettres d'amour de Christian pour Roxane.

La vraie version, c'est la version Paris-Match.

Désolé, mais la vérité manque souvent de talent.

Je suis tombé amoureux de Marie-Antoinette dans ce magazine.

À cause d'un article sur une starlette de cinéma qui n'avait pas encore fait de cinéma.

Elle s'appelait Sabrina et avait commencé sa carrière en faisant assurer sa poitrine à la Lloyd's.

Sur la photo, il y avait de quoi assurer !

La légende disait que la starlette avait un tour de poitrine de cent six centimètres... comme Marie-Antoinette !

Aussitôt j'ai couru à la boîte à ouvrage de ma mère.

J'ai pris le mètre ruban et j'ai mesuré cent six centimètres dans notre cour.

Waouh !... Le choc !

Mon premier émoi centimétrique !

À partir de là : finis les rendez-vous galants de Marie-Antoinette avec son Suédois dyslexique.

La reine était en danger. Je devais la protéger. J'étais sa Lloyd's !

À dix ans, sauver Marie-Antoinette est devenu mon métier à plein temps.

Je l'ai sauvée mille fois, contre tous les dragons de la Révolution.

Je l'ai sauvée de mille et une manières, avec tout ce que je trouvais dans ma boîte à jouets : des cow-boys, des Indiens, des cyclistes, des Dinky Toys.

Et quand ça ne suffisait pas : ma grue jaune !

Avec elle, j'enlevais Marie-Antoinette sur le chemin de la guillotine.

Robespierre, Danton et Fouquier-Tinville n'avaient jamais vu ça !

Quand Marie-Antoinette s'élevait dans les airs, mes petites sœurs criaient : « Oh !... Elle est sauvée ! »

Aujourd'hui on hurle : « Ah !... Un nanachronisme ! »

À dix ans, on peut enlever Marie-Antoinette avec une grue jaune.

Pourquoi est-ce qu'on ne peut plus après ?

Qu'est-ce qu'on a gagné en inventant l'anachronisme ?

En mémoire de ma grue jaune, j'en sème à poignées dans mes histoires.

Il y pousse des boutons d'or.

Ces fleurs qu'on approchait du menton des filles.

Si l'or s'y reflétait, c'est qu'elle était amoureuse de vous.

On y croyait. Et on avait raison.

Mais je voulais être plus que l'amoureux de Marie-Antoinette : je voulais être son fils.

C'était à cause de ma mère.

Quand je faisais des bêtises, elle soupirait :

— C'est pas possible, on me l'a changé à la clinique.

Merci, maman ! Tout concordait : j'étais bien le fils caché de Marie-Antoinette.

Problème : avec ma tête de voleur de poules, il fallait que je me trouve un père... noir !

Un Noir dans l'histoire de France, c'est le trèfle à quatre feuilles de Proust.

Pas facile à trouver.

Sauf pour mon père. Il en voyait partout.

Il avait sa « liste noire » comme il disait :

la fille cachée de Louis XIV ;

l'amant de la comtesse du Barry ;

le massacreur de la princesse de Lamballe ;

le mamelouk de Bonaparte ;

le libérateur de Saint-Domingue, première république noire.

Dans la liste de mon père, il y avait un Noir à part : Alexandre Dumas !

Fils du général Dumas, une forte tête, fâché avec Napoléon, et avec moi !

Pourquoi ?

Alexandre Dumas a écrit *Les Trois Mousquetaires*. Je l'ai lu, j'ai bien cherché et je n'ai pas trouvé un seul mousquetaire... noir.

Un mousquetaire noir m'aurait sauvé la vie !

Il m'aurait évité, à la récréation, d'être obligatoirement brésilien ou apache.

Brésilien au football, et apache aux cow-boys et aux Indiens : celui qui finit attaché au poteau de torture, près des pissotières.

J'aurais adoré passer mes récréations l'épée à la main.

On se serait battus en duel pour un carré de chocolat.

J'ai fini par me réconcilier avec Alexandre Dumas à cause d'une qualité extraordinaire : il était quarteron, comme moi.

C'était décidé : plus tard, je serai Alexandre Dumas.

S'il existe !

Car les noirs dont me parlait mon père avaient une fâcheuse

tendance à ne pas apparaître dans les manuels scolaires.

À l'école, personne n'en avait entendu parler.

Pas même du chouchou de mon père : le « Mozart noir » !

Un grand escrimeur ! Un grand général ! Un grand musicien !

Deux solutions : ou mon père me racontait des histoires, ou il y avait eu un blanchiment de l'histoire.

Un jour, madame Hirsch m'a pris à part, elle et sa poitrine trois octaves.

— Ton « Mozart noir », il s'appelle Saint-George. Il a vécu au temps de Marie-Antoinette et... il a été son maître de musique.

Son maître de musique !

Si j'avais été un grand alpiniste comme Sir Edmund Hillary, je lui aurais sauté au cou.

Madame Hirsch ne se rendait pas compte du cadeau qu'elle me faisait.

Elle me sauvait. Mon père ne m'avait pas menti.

Pour le même prix, elle m'offrait un deuxième père, un père de roman : le chevalier de Saint-George.

C'était évident : Marie-Antoinette et Saint-George s'étaient croisés.

Leurs mains s'étaient frôlées sur le clavier d'un clavecin.

À dix ans, ça suffisait pour faire un bébé.

Et le bébé : c'est moi !

Cinquante ans plus tard, le bébé écrit les histoires qu'il racontait avec ses soldats Mokarex, pour se débarrasser de ses sœurs.

La boucle est bouclée.

Pas vraiment.

Il manque une petite sœur.

Elle n'a pas voulu attendre la fin de l'histoire.

Je ne parlerai pas de ça avec les élèves.

De quoi, alors ?... D'argent ?... D'édition ?... D'écriture ?

D'écriture !

Tiens ! Cette question-là, je l'aime bien.

Une petite fille me l'avait posée. Elle était touchante.

Elle avait pris sa tête dans ses mains comme si elle était trop lourde pour elle.

— Monsieur, quand on écrit une histoire, pourquoi c'est pas aussi beau que dans sa tête ?

C'est à ce moment-là, d'habitude, que je parle de l'asymptote et de la pilule du lendemain.

Mais pas à elle.

Je l'avais rassurée.

— Moi aussi, tu sais, ce n'est pas aussi beau que dans ma tête. Tu crois que tu arriverais à t'écrire ?

— À me décrire ?

— Non ! À *t'écrire*. Là, comme tu es, devant moi, avec tes petites fossettes, ton menton mignon. Elle avait souri.

— Jamais je n'y arriverais. Pourtant, je suis grand, mais toi... tu es trop belle.

Et c'était vrai.

Mais pour les grands, pas de quartier : ce sera asymptote et pilule !

Pourquoi ce n'est pas aussi beau que dans sa tête ?

C'est une vraie question. Une question meurtrière.

Trop se la poser, c'est se mettre un canon sur la tempe.

— Vous savez ce qu'est une asymptote ?

Les élèves vont être effondrés. Ils pensaient rencontrer un écrivain, et ils se retrouvent avec un cours de rattrapage en mathématiques.

Ils me regardent comme un traître, un collabo vendu à la filière S.

J'irai au tableau. Je tracerai une droite et une courbe.

J'éviterai de dire « dans un repère orthonormé ».

« Repère orthonormé », ça me fait penser à l'ENA.

Cette droite, verticale, un peu fière, c'est celle qu'il y a dans votre tête.

Elle monte à l'infini... Elle rêve !

Cette courbe, assise sur son gros derrière, c'est ce que vous faites de votre rêve sur la feuille.

À force d'écriture et d'écriture, la courbe se rapproche... se rapproche... se rapproche de la droite... sans jamais la rejoindre !

— Pourquoi c'est pas aussi beau que dans ma tête ?

L'asymptote, ma puce !

C'est frustrant, injuste, inacceptable, mais... mathématique !

Le pire, ce n'est pas l'asymptote mais ça !

La distance entre le texte dans la tête et le texte sur la feuille.

La distance entre le rêve et la triste réalité.

C'est elle qu'il faut accepter. Elle, notre « somptueuse médiocrité ».

La revoilà !

On pourrait même la mettre en équation... Si ! Si ! Ne me défiez pas !

(Suit une démonstration fumeuse au tableau qui se termine par un lâcher de craie satisfait dans la gouttière.)

CQFD !

Notre « somptueuse médiocrité » n'est que la primitive du réel.

— Et la pilule, monsieur ?

— Quoi, la pilule ?

— La pilule du lendemain !

— Ah oui ! La pilule du demain : la RU 86. La pilule qui a un nom de département.

Pourquoi, quand on relit ce qu'on a écrit le soir, on se trouve génial, et le lendemain matin... nul ?

Le soir, vous attendez la livraison du Nobel en Chronopost et le matin vous voulez vous remettre aux maquettes d'avion en plastique.

Que s'est-il passé pendant la nuit ? Où est passé notre génie ?

Il a pris la tangente.

(L'Auteur montre le croquis.)

Le soir, quand on lit son texte, c'est de la passion amoureuse.

Ce qu'on a écrit et ce qu'on voulait écrire sont au lit ensemble.

Deux corps mêlés en sueur.

On ne fait plus de différence entre le désir du texte et le texte.

Le lendemain matin, on tend la main et... les draps sont froids.

Il ne reste que le texte nu.

Et maintenant on doit le rhabiller.

Il faut écrire en amant et relire en mari.

Formule ! Formule !

Les élèves ne vont pas se laisser prendre par ce genre de pirouette.

La preuve :

— Monsieur, c'est bien beau votre histoire d'asymptote, de pilule, et de draps froids, mais comment on fait pour réduire la distance entre la courbe et la droite, entre ce qu'on rêve d'écrire et ce qu'on écrit ?

Le travail !

Excusez-moi, le mot est parti tout seul.

J'ai dit une grossièreté ?

Pourtant, le seul secret de l'écriture, c'est le travail.

Ne soupirez pas.

Là, il faut que je les rassure.

Chacun possède ce secret.

Et même... chacun le porte sur lui.

Là, ils vont se palper comme pour une fouille à corps.

Moi, je suis venu avec. Vous voulez que je vous le montre ?

Ils craignent le pire.

Attention ! Regardez bien ! Je ne vous le montrerai qu'une fois.

Vous êtes prêts ?

Le secret de l'écriture : le voilà !

(L'Auteur s'empoigne les fesses.)

Le fessier ! Eh oui, le fessier !

Si vous êtes capables de rester assis des heures et des heures à votre bureau, vous êtes sauvés !

L'écriture est un long travail d'apprentissage.

— D'accord, monsieur, on a bien compris que le fessier est la métaphore du travail : on n'est pas idiots. On a tous un fessier, mais il faut bien apprendre à écrire : comment vous avez appris ?

En bricolant avec mon père.

Il était chaudronnier à plein temps et carrossier à temps perdu.

Il fabriquait des carrosses avec des citrouilles.

Bref, il retapait des épaves pour les revendre.

À dix ans, je suis son arpète : une sorte d'apprenti d'apprenti.

Je tiens la baladeuse pendant qu'il opère sur un moteur, dans notre garage.

Il fait nuit. J'éclaire ses mains de chirurgien, longues, avec des ongles de mandarin.

Ça me fascinait.

Je suis là, fier ! le petit au milieu de mes grands frères.

Ma mère et mes sœurs sont à la maison. Elles rouspètent. Le dîner refroidit.

— On aura fini quand on aura fini !

Mon père ronchonne, j'éclaire son visage. Bing ! Je prends une beigne.

— Même quand je parle, tu dois continuer à éclairer mes mains !

Première leçon : l'action l'emporte sur le commentaire.

Après la baladeuse, j'ai été chargé de la caisse à outils.

Une véritable jungle !

Mon père lançait un nom, et je devais retrouver la bestiole.

Quand il a vu que je m'y retrouvais, parmi les clef à molette, clef anglaise, clef à pipe et clef des champs, il s'est contenté de tendre la main.

C'était à moi de comprendre qu'il avait besoin d'une clef de 14.

Je la lui donnais. Alors il souriait grand comme un diplôme.

Ce n'était pas tous les jours, la distribution des prix.

Je me souviens d'un trou dans le cœur à cause d'un écrou. L'écrou de trop.

Celui qu'on retrouve après avoir fini de remonter un moteur.

Il fait nuit, il fait froid, il fait sommeil : je veux aller me coucher.

Je pousse l'écrou dans un coin sombre.

— Ne fais plus jamais ça !

Mon père me prend par les épaules. Ses yeux me perforent.

— À cause de cet écrou qui manque, peut-être qu'un jour en pleine vitesse, le moteur explosera. Et alors ? Tu imagines ?

J'imaginai.

— Allez ! On redémonte tout.

C'est pareil dans un texte : il ne faut pas laisser traîner d'écrou.

De la mécanique littéraire, je suis passé à la carrosserie.

Le mastic, le papier de verre « grain 600 », la cale en bois, l'éponge dans le seau...

Mon père me confie une aile à poncer !

— Tu dois la rendre aussi douce que celle d'un ange.

Je ponce, je passe la main. Je ponce, je passe la main.

— Ça y est, p'pa !... Comme un ange !

Il passe sa paluche avec ses longs doigts de chirurgien automobile.

— Pas encore... Mais l'ange approche.

Et j'y retourne. À la fin, je le tiens par les plumes, cet ange qui m'a donné des ampoules.

Je suis fier. Mon père sourit et décroche la baladeuse.

Il glisse un coup de lumière rasante sur l'aile.

— Viens voir... Il a une peau d'orange, ton ange !

Et j'y retourne.

Je pense à cette phrase quand je ponce mes phrases et que je les trouve douces. C'est louche.

Un coup de baladeuse et il en vient des peaux d'orange !

La baladeuse, c'est le regard extérieur.

Un regard rare : celui qui ne vous veut pas trop de mal mais surtout, pas trop de bien.

Ça peut mourir d'amour, la plume.

— À table !

J'allais oublier l'heure.

Heureusement, ma mère est un coucou suisse.

Elle surgit régulièrement à la fenêtre de la cuisine pour crier : « À table ! »

Avec un ton différent pour les quarts d'heure, les demies et l'heure pile.

Rien qu'à l'oreille, je sais quand il faut boucler l'histoire que je suis en train de raconter avec mes Mokarex.

« Axel de Fersen guette au pied de la tour de la Conciergerie, où est enfermée Marie-Antoinette.

Il s'est enveloppé dans un manteau de nuit. »

Pas mal, ça ! Piqué dans *Nous Deux*, mais pas mal.

« Marie-Antoinette laisse tomber sa longue chevelure blonde... »

— À table !

« Axel de Fersen sursaute ! Il saisit la natte de cheveux et se met à grimper. »

— À table !

« Il se presse. La faim au ventre... Non ! pardon, la peur au ventre. Louis XVI l'aperçoit. Il est perdu ! »

— À table !

« Non ! Axel de Fersen n'est pas perdu. Soudain, une superbe grue jaune enlève Marie-Antoinette et Axel de Fersen, beau et riche.

Elle les dépose dans une Alfa Romeo... rouge... qui les conduit vers le bonheur éternel...

Tandis que Louis XVI... répare une sonnette de porte. Dring ! FIN DE L'ÉPISODE ! »

— À table !

— J'arrive, m'an !... J'arrive.

Avec ma mère en coucou suisse, quand je racontais une histoire, j'avais l'impression d'être un vendeur à la sauvette qui doit pouvoir remballer sa marchandise dès que la police arrive.

Tout devait tenir dans ma boîte à jouets. Aujourd'hui encore, si je

boucle une histoire un peu trop vite, j'ai la voix de ma mère dans l'oreille et j'ai l'impression que le lecteur va l'entendre... À table !

À table...

J'ai faim. Cette classe n'arrivera pas.

Le responsable pour l'extincteur ne se dénoncera jamais.

Je le sais.

J'ai fait la même bêtise à dix ans. J'ai résisté au directeur.

Je n'ai rien dit. Toute la classe a été punie.

Encore aujourd'hui, j'en ai honte.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il n'y avait pas d'extincteur dans les couloirs de ton école en 1958.

— Comment ça ? Je me souviens très bien de la mousse... Son odeur !... Je la sens encore sur mes doigts...

— Son odeur ? Cinquante ans après ! Tu as du nez.

— Je tiens ça de Proust.

— Et cette tache, ça vient de lui, aussi ?

— Quelle tache ?

— Sur ta manche. Sens-la !

— C'est vrai. On dirait...

— ... de la mousse d'extincteur ! Comment tu vas l'expliquer ?

— Je vais trouver une formule : les souvenirs d'enfance sont des taches de mousse indélébiles.

— C'est bizarre, la mousse dont tu parles a même taché ta manche.

— Ah, oui... c'est bizarre.

— C'est donc toi, l'extincteur dans le porte-carte. Les Pères Noël à l'ONU !

— Je ne peux pas résister à une belle image. J'en ai eu si peu en classe.

Puisque la classe ne viendra pas, inutile de rester planté là.

(L'Auteur feuillette le cahier pédagogique.)

« C'est vrai que vous aimez faire le poirier ? »

C'est vrai... Les pieds tendus vers le ciel... Il faudra que j'ose un jour.

Tu ne vas tout de même pas faire le poirier devant des élèves !

Pourquoi pas ?

Tu serais ridicule !...

Puisque je ne peux pas faire le poirier, je vais rentrer chez moi

raconter cette classe qui ne viendra pas.

Ayant de commencer une histoire, il me faut la chute, je l'ai dit.

Malheureusement *En attendant Godot* et *Le désert des Tartares*, c'est déjà pris. Alors quoi ?

Question 54 : « Vous avez dit : "La faute d'orthographe est ma langue maternelle." »

C'est vrai. Ça bouclerait bien.

Il faudrait que je retourne sur le bureau.

C'est là que tout a commencé. Avec mon cahier autour du cou.

Et cette phrase...

— Convenez, jeunes gens, que pour faire autant de fautes d'orthographe, il faut vraiment être bête... Bête à manger du foin !...

Ma mère faisait des fautes d'orthographe.

Mon père, aucune.

Il envoyait aux HLM des demandes sans faute qui revenaient sans HLM.

On est restés mal logés.

Alors que grâce aux fautes d'orthographe de ma mère, on est restés en bonne santé.

À la seule pensée qu'elle devrait écrire un mot d'excuse, je sortais de mon lit comme un miraculé.

Un « rhume » était déjà une maladie à risque.

Avec ce h qui ne sert même pas à avoir un zéro en dictée.

Inutile de dire que je n'avais pas les moyens d'attraper une « pharyngite ». Avec son ph de « pharaon » et ce y qui ne devrait être utilisé qu'à la fin de mon nom pour ne pas me confondre avec Michel Piccoli.

Je pouvais éviter les maladies, mais pas les courses.

Et surtout pas la liste des commissions !

Celle que j'avais eu le malheur de donner à l'épicier du rond-point.

« C'est dans quelle langue, ce charabia ? Tu diras à ta mère qu'on ne vend pas de ça, en France ! »

Lui, un jour, je reviendrai brûler sa boutique.

« Pyromane » ou « incendiaire », c'est le dictionnaire qui décidera. L'épicier pourra toujours aller au commissariat déposer une main courante. J'aime bien « main courante »...

Heureusement il y avait l'épicier près de la boulangerie. Quand il

prenait la liste de ma mère, il chantait dans sa boutique :

— Oh ! Le joli petit « poiro » avec un o à la fin. Un « poiro » italien, ça se mange sans faim. Quelle bonne idée, ce « cornet de bif ». J'ai du corned-beef, et j'ai des cornets de glace. Hum ! Ça doit être délicieux de la glace à la vache !

... Bête à manger du foin.

Le remplaçant avait insulté ma mère. Il fallait que je le tue.

Mais le remplaçant a été remplacé.

Alors j'ai décidé de faire des fautes d'orthographe pour venger ma mère.

— Tu en faisais déjà beaucoup, avant.

— Disons que je la vengeais par anticipation.

Ma mère, c'est mon futur antérieur.

— Tu as toujours dit que tu n'y comprenais rien, à ce temps.

— C'est vrai. Mais là, je ne veux pas comprendre. J'ai seulement envie de revivre. Je veux monter sur le bureau. Passer mon cahier de dictées autour du cou. Mettre les mains sur la tête, et attendre le remplaçant.

— Tu viens de dire que le remplaçant a été remplacé.

— Et alors ? Je fais ce que je veux. C'est qui l'Auteur ?

(L'Auteur monte sur le bureau.)

Je vais tuer mon instituteur !

J'ai dix ans.

C'est le bon âge pour commencer une carrière de meurtrier...

— À table !

Je vais devenir le plus jeune tueur de l'école Foch de Villemomble.

— À table !

Ça y est !

Je sais comment je vais le tuer.

À coups de fautes d'orthographe !

Personne ne s'en rendra compte.

Le crime parfait, par excellence !

20 sur 20, m'an. Pour toi !

T'imagines !

— À table !

J'arrive, m'an !... j'arrive...

Le rideau se ferme.

Le rideau s'ouvre.

L'Auteur fait le poirier.

Rideau

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : CPI BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2013. N° 112681 (3001445)
IMPRIMÉ EN FRANCE